

Zeitschrift: Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern
Band: 3 (1855-1857)
Heft: 4

Artikel: Bonapartes, des général-en-chef der italienischen Armee : Reise von Mayland nach Rastadt durch die Schweiz die bernischen Lande im November 1797

Anhang: Beilage 4 : II. Reisebericht über Bonapartes Durchreise durch die Schweiz : resp. den ehem. Kt. Bern (Waadt u. Bern) : aus einem Briefe von Herrn von Erlach von Spiez an Joh. v. Müller

Autor: Erlach, von

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-370679>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

auch nicht eine Silbe Wahrheit ist, und nie begreife ich, wer so was Grundloses habe ausheden können, — — nein, ich schwieg, wie ich sollte und horchte auf, wie ein vierzehnjähriger Junge damals auch sollte. —

Beilage 4.

II. Reisebericht

über

Bonapartes Durchreise durch die Schweiz.

Resp. den chem. Kt. Bern (Waadt u. Bern).

Aus einem Briefe

von

Herrn von Erlach von Spiez

an

Joh. v. Müller.

Schaffhausen, 1828.

Lettre de Mr. d'Erlach de Spietz du 29 nov. 1797.

Je vais, Monsieur, satisfaire autant que je pourrais à vos demandes sur le passage de Bonaparte, quoique il me soit impossible d'entrer dans tous les détails du voyage. Les Gênois disent, qu'il leur a dit des choses fort honêtes et fort satisfaisantes sur leur indépendance. Les graveurs lui ayant présenté une médaille frappée a son honneur il ne leur a rien donné, mais il les a fort exhorté à être soumis a leurs magistrats. Il a fait demander à deux reprises depuis Genève au balif de Nyon une escorte de douze hommes à travers la Suisse, mais il n'a pas accepté le relais que l'état avait commandé pour lui. Il s'en est

repenti ensuite et a lavé la tête au voiturier de Genève qui lui en avait fourni, mais trop tard. Il a traversé Coppet ventre à terre, et a fait semblant de dormir apparemment pour ne pas voir Monsieur Necker. En revanche il s'est arrêté un moment à Nyon pour voir une Demoiselle Agier de Genève ancienne connaissance de Lyon qui lui a tenu de fort bons propos. A Rolle il ne s'est arrêté que pour changer de chevaux et a reçu le compliment du balif de Morges. Il n'a point reçu celui du balif de Nyon parcequ'il l'attendait à Coppet. Il a traversé Morges sans s'arrêter. Rolle avait été illuminé, on y tira force boîtes. La foule était prodigieuse ainsi que les cris: „vive Bonaparte!“ — A Morges ni illumination, ni cris. A Lausanne le grand chemin au de là de Montbenon, la promenade de Montbenon et les rues, où il devait passer, étaient si remplies de foule qu'il fut obligé d'aller au pas. Avant d'entrer en ville, trois jeunes filles, vêtues l'une en blanc, une autre de rouge, la troisième en bleu, filles d'un Menuisier et de deux libraires reconnues toutes trois très mauvais sujets, lui présentèrent un bouquet et de mauvais vers; il accepta l'un et l'autre sans dire grand chose. La ville était illuminée à l'exées par ordre du balif et on cassait des vitres à ceux qui n'illuminaient pas assez promptement. Quelques marchands de la rue du bourg avaient arrangé des transparents, sur lesquels on lisait en gros caractère: „Au liberateur de l'Italie!“

Le tapage était terrible, une compagnie de grenadiers était sur la place St. François, une autre devant le lion d'or; il s'arrêta là pour changer des chevaux. Le balif vient lui faire un compliment, que ni lui, ni personne ne comprit, et lui presenta des lettres qui étaient arrivées pour lui de Paris; il ne répondit presque rien au balif et lut ses lettres. On lui en jeta dans la voiture, il les ouvrit, lut, déchira et les rejeta dehors. A Moudon le fameux balif l'attendait depuis huit jours à l'auberge. Il se mit à la droite du carrosse où Bonaparte était assis pour le haranguer, mais la glace étant levée, il ne la baissa point, parla au contraire sur la gauche à des dragons et partit sans avoir parlé au balif qui rentra furieux à l'auberge. A *Moudon* point d'illumination.

A *Payerne* point d'illumination non plus ; grande tranquillité. A *Domdidier* il entra dans un mauvais cabarét de paysans, fit lui même du café à la cuisine, mangea quelques oeufs frais, fit boire du rhum aux dragons, sortit une carte géographique, montra à Monsieur le Colonel Wourstemberguer, qu'on avait envoyé au devant de lui, le Frickthal et lui dit : je le donnerai aux Suisses à condition que vous défendrez contre qui que ce soit, les quatre ponts de pierre que vous avez sur le Rhin.

N'en n'êtes vous pas content ? Puis il ajouta : L'empereur m'a donné le Breisgau ; par ce moyen vous ne toucherez plus aux états d'Autriche que par un petit bout du Tyrol ; cela vous doit faire plaisir. Près de Morât juste au monument des os sa voiture cassa, il sortit. Wourstemberguer lui fit remarquer le monument. „Ah ! ah ! les os des Bourguignons“ dit-il et se tournant vers un Aide de camp : „cela vous regarde vous qui êtes Bourguignon.“ Ensuite il s'occupa beaucoup plus de son ressort cassé que du monument. Cet accident l'obligea de s'arrêter deux heures à Morât. Le balif l'invita d'entrer au Château, il accepta ; il trouva là un fort joli déjeuner ; il fut très poli et honnête, mais ne but qu'une tasse de café. Quelques personnes survinrent, entre autres Louis d'Affry ; il leur dit, que la Suisse était heureuse, qu'il n'y fallait pas toucher et la laisser telle qu'elle était ; que sa neutralité avait été un grand bonheur pour la France. On dit aussi qu'il fut fort étonné d'apprendre que Neuchâtel appartenait au roi de Prusse. Il dit alors à Wourstemberguer qu'il ne s'arrêterait point à Berne, que cet accident ne lui en laissait pas le temps et que d'ailleurs il était extrêmement fatigué de tout les honneurs dont on l'excédait depuis Milan ; que cela le rendait malade et qu'il voulait être le lendemain de bon matin à Bâle. Il arriva à Berne à l'entrée de la nuit le 23 Novembre. On le salua avec douze pièces de canons qui étaient sur le rempart. Il n'y eut point illumination, peu de foule. Au Faucon le Major de Muralt lui présenta la garde d'honneur. Il le pria d'en remercier le magistrat ainsi que des honneurs qu'on lui rendait et témoigna les regrets qu'il avait, de ne pouvoir s'arrêter. Il envoya ensuite un aide de camp à Monsieur

l'avoyer Steiger lui faire le même compliment. Puis il se mit à lire ses lettres pendant qu'on changeoit les cheveaux, et partit. A Fraubrounnen il s'arrêta un moment pour souper. Il fut de très bonne humeur et très poli. Il dit qu'il fallait envoyer quelqu'un à Rastadt au nom du corps helvétique. Mais tout de suite parce que la conférence ne serait pas longue. Quand on lui representa les longueurs des délibérations du corps helvétique, il secoua la tête et dit: en ce cas envoyez un suppléant. Il fit à nos Messieurs diverses questions et témoigna entre autre beaucoup d'étonnement de ce que des républicains portaient des croix et des ordres des tyrans, et de ce que le chef de l'état portait l'ordre du roi de Prusse. Ensuite il partit pour Soleure, d'ou je ne sais rien.

On a témoigné dans le pays de Vaud, à Nyon, Rolle et Lausanne beaucoup d'enthousiasme pour lui; ensuite, comme il a reçu froidement les mauvais sujets et qu'il n'a rien donné aux escortes, ce sentiment a changé. On lui a jetté à plusieurs endroits des lettres dans la voiture qu'il a ouvertes, lues, déchirées et jettées hors de la portière. Vous jugerez Monsieur par tout ce que je viens de Vous dire que nous avons en général lieu à être content de lui. Il paraît qu'on lui avait fait peur, et on soupçonne le rendez de Genève, sur son passage dans ce pays; outre l'escorte qu'il a demandé avec une sorte d'anxiété, il y avait toujours trois hussars collés à sa portière.
